

M. Duplessis grand chef fasciste

LA POPULATION DES VILLES CONTINUE D'AUGMENTER

Des statistiques récentes nous apprennent que la province de Québec a maintenant une population qui dépasse trois millions d'habitants. Ce chiffre hantera pendant quelque temps l'imagination satisfaite de nombreuses personnes. Pour le gouvernement cela fait peut-être plus de contribuable à imposer. Mais encore faut-il que ces contribuables soient en état de payer des impôts. Pour la société il s'agit de savoir, dans les conditions actuelles, si toutes ces mains trouveront de l'emploi, toutes ces bouches de la nourriture.

Le plus intéressant de tout cela c'est la répartition sommaire que nous fournit cette statistique entre la population urbaine et la population rurale: 1,711,297 ou 56.5% dans les villes et 1,317,540 ou 43.5% dans les régions rurales. Si l'on compare ces données aux relevés précédents, on serait porté à conclure que la dépopulation rurale n'est pas encore entravée malgré les efforts de colonisation accomplis surtout depuis la crise. Car en 1931, d'après l'"Annuaire statistique" de la province, la proportion était de 54.5% dans les villes contre 45.5% dans les campagnes.

C'est là qu'arrive la tragédie du secours direct, les propriétaires des villes étant obligés de soutenir les parasites que leur envoie la campagne. Il est reconnu aujourd'hui qu'aucun mouvement agricole ou colonisateur ne remédiera à cet état de choses.

DR OX



LA VOLEUSE TOUTE NUE

Comment Mlle Vera Saudnitch dépouillait ses hôtes dans de véritables "surprise parties".

Roumaine de Bessarabie, Mlle Vera Saudnitch était venue de Kischinev à Paris pour... se divertir! Mais en se dépouillant de ses vêtements elle avait aussi la vilaine habitude de dépouiller de leur portefeuille et autres objets les gens dont elle avait soulevé l'admiration.

Voici comment Geo. London, le grand reporter policier, raconte sa comparaison en correctionnelle:

Ne faites point à Mlle Vera Saudnitch l'injure de la prendre pour une vulgaire entéleuse. Fi, donc! L'entéleuse dépouille des gens qu'elle ne connaît pas, des hasards du trottoir ont placés sur ses pas.

Mlle Vera Saudnitch n'opère que chez des amis. Elle arrive, on la prie de se mettre à l'aise. Elle s'y met intégralement. On est charmé, subjugué et, à son départ, on s'aperçoit qu'il manque deux cents francs et trois petites cuillers en argent...

En dépit de la répétition de ces faits, Mlle Vera Saudnitch nie avec une énergie qui, pour s'exprimer avec une nonchalance tout orientale, n'en est pas moins formelle.

Parfois un sourire, qui n'est peut-être qu'un rictus, éclaire son pâle visage encadré de boucles d'un blond trop beau pour être vrai, et sa bouche murmure:

— Je n'ai rien fait, rien fait du tout. Donc, pourrui-je m'a-t-on mise en prison, je ne comprends pas. Mon avocat non plus...

Me Louis Courmet, qui la défendra tout à l'heure avec une fougue si utile, paraît pour l'instant un peu gêné d'être ainsi mis en cause.

Le président Mathieu. — Ceux qui vous accusent sont formels. Ces gens n'ont aucune raison de vous accabler injustement. D'ailleurs partout votre manière d'opérer a été la même. Vous êtes le bout-en-train de la soirée. Vous vous désahabillez... et c'est dans cet appareil que vous réussissez à vous emparer de sommes d'argent d'objets divers...

Mlle Vera Saudnitch. — Donc, si je suis nue, où voulez-vous que je cache tout cela? (Rires.)

Ayant ainsi dit, Mlle Vera Saudnitch, étendant les bras dans un geste plein de grâce, prend à témoin la salle entière de la logique de son raisonnement...

M. Jean Plévent, l'étudiant en médecine qui invite Mlle Vera Saudnitch à déjeuner, dépose. Son visage bougonneur est un gage de sa candeur.

M. Jean Plévent. — Nous étions quatre camarade. Mlle Vera Saudnitch avait d'abord gardé son chapeau. (Rougissant.) Et puis, elle s'est brusquement désahabillée. Après son départ il me manquait deux cents francs placés dans un tiroir. Comme d'autres vols ont été constatés chez des camarades qui l'avaient invitée, j'ai porté plainte.

Voici M. Pierre Thomas, le peintre organisateur de la "surprise party". Son visage poupin de roses s'encadre d'un collier de barbe roussâtre.

M. Pierre Thomas. — C'te personne m'a volé cent francs, une montre et sa chaîne au cours d'une "surprise party" chez moi.

Le président Mathieu. — Ce fut, à la lettre, une surprise party. Est-ce qu'elle s'était dévêtue?

M. Pierre Thomas, (caressant son collier). — Oui. Oh! vous savez, dans notre métier, ça ne nous impressionne pas. (Rires.)

Mlle Renée Féréte a constaté après le thé quelle avait offert en l'honneur de Mlle Vera Saudnitch un...

Le substitut Bastide. (3 Mlle Renée Féréte). — Comment, elle était nue chez vous aussi?

Mlle Renée Féréte, (habituante). — Peut-être pas complètement, Monsieur. Elle nous montrait ses danses...

Le substitut Bastide. — Mais vous étiez loin de soupçonner tous ses talents. (Rires.)

Excellente plaidoirie de Me Courmet. Condamnée à trois mois de prison ferme, Mlle Saudnitch baisse le front...

PASCAL

MISTIGRIS.

C'EST LUI QUI EN DÉFINITIVE PRENDRAIT LA DIRECTION DE CE MOUVEMENT DANS UN BUT POLITIQUE. — PLUS DE 30 MINISTRES ET DÉPUTÉS "CHEVALIERS" DE DIVERSES SOCIÉTÉS SECRÈTES. — COMMENT LA PROVINCE EST DIVISÉE EN RÉGIONS. — DES CELLULES PARTOUT.

(Du correspondant spécial de "L'Autorité")

Québec, 26. — Le rejet de la proposition Hepburn, de vendre de l'énergie électrique aux Etats-Unis, par le secrétaire d'Etat Cordell Hull, a produit un effet déprimant dans les milieux duplessistes, où l'on comptait bien sur une alliance avec le "premier" de l'Ontario pour réclamer l'AUTONOMIE des provinces et renverser, en fin de compte, le gouvernement Mackenzie King. La sauvage attaque faite par M. A. C. Slaght, député de Pary-Sound, ami intime de M. Hepburn, contre les conservateurs fédéraux et provinciaux ontariens, qu'il accusait de manoeuvres coulissières contre ce projet, n'était pas pour ramener l'optimisme au sein de l'Union Nationale. Et autant M. Hepburn était vu avec sympathie dans la vieille capitale, il n'y a pas quinze jours, autant il est vu avec suspicion depuis.

Jamais la province de Québec n'a eu la malchance de posséder à sa tête un politicien aux idées aussi étroites que not' Maurice de la Mauricie, les Angers et les de Boucherville compris. Il espère, à l'aide du fascisme, non seulement consolider ses positions dans le Québec, mais encore apporter un puissant appui aux torieux fédéraux. Sa prétention que les communistes sont très dangereux dans notre province est non seulement grotesque, mais elle est encore un défi au bon sens. Les seuls communistes québécois faisant mine d'une certaine activité sont des agents provocateurs payés en sourdine par des membres de la Police Provinciale hors la connaissance du chef Piuzé. Que pensez-vous du truc? C'est ce qui explique cette distribution de circulaires après lesquelles les policiers provinciaux font mine de courir dare-dare. La déclaration du chef Piuzé qu'il s'emploie à empêcher la distribution de pamphlets contre le fascisme est d'un comique achevé. Depuis quand est-il défendu de parler ou d'écrire contre le fascisme? On ne voit rien de tel même dans la "Loi du Cadenas".

NOS LEGISLATEURS EN SCENE

Au cours d'un débat à la Législature M. J.-P. Sauvé, le président a averti M. Bouchard, chef de l'opposition, que le terme "fasciste" n'était pas parlementaire. 'est donc devenu une injure que d'appeler quelqu'un fasciste. Est-ce parce que M. Sauvé lui-même est un fasciste, car on dit qu'il appartient à l'une de ces nombreuses sociétés secrètes, Chevaliers de Jacques-Cartier, Chevaliers de Carignan, Chevaliers de Maisonneuve, etc., qui sont les paravents derrière lesquels le fascisme se dissimule à l'heure actuelle.

Appartiennent aussi à ces sociétés, selon nos informations, MM. Bona Dussault, J. Bourque, O. Gagnon et William Tremblay, membres du cabinet, et des personnalités comme MM. Hortensius Béique, organisateur-en-chef, Adhémar Raynault, maire de Montréal, Candide Rochefort, G. Bélanger, etc., etc.

De nombreuses cellules existent de par toute la province et nos parlementaires se sont partagé diverses régions.

Ainsi M. Maurice Tellier, député de Montcalm, serait le président de la région des comtés de la rive-nord du Saint-Laurent; M. Duguay, député du Lac Saint-Jean, président de la région du Saguenay; M. J.-G. Laroche, député de Lévis, président de la région du sud du Saint-Laurent, jusqu'à la Gaspésie, avec M. Pelletier, député de Lotbinière, comme secrétaire; M. P. Bertrand, député de Saint-Sauveur, président de la région de Québec; M. A. Boyer, député de Chateauguay, président de la région des comtés du sud de Montréal. Et nous en oublions d'autres, nous réservant de revenir sur le sujet.

MOUVEMENT POLITICO-CONSERVATEUR

Comment, après cela, nier que M. Duplessis soit au fond de l'affaire? Trente ou trente-cinq députés sont enrégimentés, et plusieurs fonctionnaires importants, dont nous avons les noms, sont entrés dans la "Chevalerie Secrète" à l'instigation de mandataires du premier ministre.

Ce mouvement fasciste de grande envergure finira par devenir purement politique, ainsi qu'on peut le voir. Aussi bien les libéraux, tant fédéraux que provinciaux, feront-ils bien de se mettre sans délai en garde contre lui.

FLAMBEAU

VICTOIRE ÉCLATANTE DE L'ALLIANCE NATIONALE

En diminuant l'évaluation foncière et locataire de l'immeuble de l'Alliance Nationale, rue Sherbrooke Ouest, le bureau de révision des évaluations municipales a rendu un jugement qui aura une profonde répercussion sur la valeur de la propriété dans l'ouest de la ville.

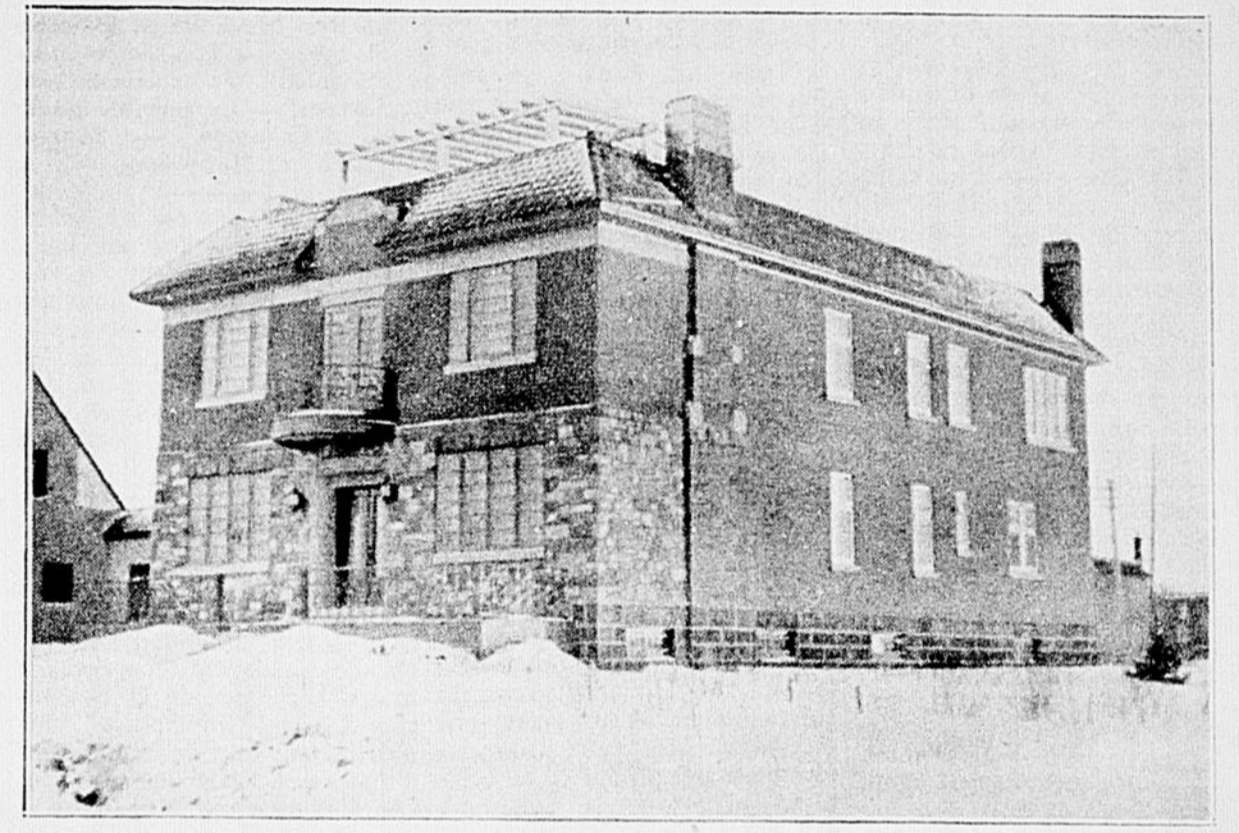
L'estimation foncière de cet immeuble, qui avait été fixée par la ville à \$645,900 a été réduite à \$494,900 et la valeur locative, de \$25,250 à \$18,000. La semaine dernière, la "Presse", en primeur, avait laissé entendre que les évaluations municipales seraient considérablement diminuées.

Dans leur jugement, les reviseurs déclarent: "Vu la preuve établie que le coût de la bâtisse avait été dépassé de \$500,000 et que la valeur intrinsèque ou de remplacement est d'au-delà de \$500,000, sans tenir compte du coût de la main-d'oeuvre, ni des intérêts sur les argents versés durant la construction, nous en sommes venus à la conclusion que nous devions nous baser sur les rendements de la propriété, pour en arriver à la réduction de \$645,900 à \$494,900".

Nous reviendrons sur le sujet, car il en vaut la peine.

SCRUTATOR

LE "CHÂTEAU" DU SEIGNEUR DE MAISONNEUVE



La luxueuse demeure de l'hon. William Tremblay, ministre du Travail, qui vient d'être terminée Blvd Pie IX. M. Cléophas Bastien, député de Berthier, ayant fait allusion à ce manoir du ministre "nouveau riche" cette semaine à la Législature, déclencha la plus violente scène parlementaire de la session.

MAIRE HOSTILE À LA POÉSIE

M. P. Billette, de Valleyfield, en veut à M. H. Laizon, auteur d'une "Épopée" satirique.

Une très curieuse cause a été plaidée, jeudi le 24, en Cour d'Appel, car ce n'est pas tous les jours qu'un poème donne lieu à une réclamation en dommages. Il s'agit d'une poursuite de \$999 prise par M. P. Billette, maire de Valleyfield, contre M. Horace Laizon, citoyen de l'endroit, auteur d'un ouvrage intitulé: "Épopée cécilienne ou la Complainte record de Gontran Corbillard, par Esdras".

Le juge Forest, de la Cour Supérieure, avait renvoyé l'action en déclarant que le demandeur Billette n'avait pu établir malice ou mauvaise foi de la part du satiriste Laizon, lorsque ce dernier eût recours à la poésie pour remettre en relief l'illogisme et les contradictions des actes posés sous l'égide du Conseil municipal présidé par le demandeur.

En Cour d'Appel, le maire Billette a soutenu qu'il avait été gravement injurié par la publication de cette satire, alors qu'aucun motif d'ordre public n'était en jeu. L'avocat du défendeur s'est limité à des arguments d'ordre juridique, mais il nous semble qu'il aurait bien pu invoquer les droits de la poésie, si méconnus dans notre province, en arguant surtout du fait qu'il s'agit d'une "épopée". Des "épopées", nous n'en avons pas à revendiquer!

La Cour d'Appel a pris la cause en délibéré et son jugement est attendu avec autant d'impatience par les amis des muses que par les personnages municipaux des deux rives du Saint-Laurent.

PSITT!



Les services de la monnaie de Washington expérimentent en ce moment la fabrication de pièces de monnaie en verre incassable. Cette monnaie serait inimitable et offrirait de grands avantages au point de vue hygiénique. Nous nous demandons si l'inventeur de cette monnaie ne serait pas M. Alcide Goyette, leader du conseil échevinal, actuellement à l'hôpital pour troubles cardiaques. En effet, il n'y a pas si longtemps, ce dernier lançait sur le marché du Canada un nouveau cercueil qui avait entre autres avantages, celui d'être en verre. Malheureusement des difficultés financières l'empêchèrent de continuer cette magnifique entreprise. M. Goyette mit tous ses associés en "bière" en leur vidant leurs poches, ce que ces derniers ne trouvèrent pas à leur goût. Cette idée de vouloir transformer les pièces de monnaie en morceaux de verre semble devoir ressortir d'un cerveau génial comme celui de notre cher leader. Ses cellules grises seraient-elles du verre pilé, qu'on ne s'en étonnerait pas! VULCAIN

LA COCHONNERIE DE NOS MUNICIPAUX SANS LIMITE

L'état de crevaison des propriétaires ne les incite qu'à davantage à se gaver. — Aussi la construction est-elle nulle.

Un important périodique canadien, MacLean's Magazine trouve qu'il serait temps que quelqu'un élève la voix au nom du contribuable. Il cite quelques exemples qui montrent jusqu'à quel point dans certains cas, le poids des impôts retombe sur un petit nombre de contribuables, surtout dans les villes. Voici ce qu'il écrit:

"Le maire Jamieson Bone, de Belleville, a déclaré devant une convention des maires de l'Ontario, que dans sa ville, quinze cents propriétaires portaient tout le coût de la protection contre le feu et le vol, du pavage et de l'entretien des rues, des divers autres services public et de l'instruction.

L'éducation des enfants de cette ville absorbe un tiers de ses revenus. Le fait que l'impôt municipal est très élevé a découragé les propriétaires à un tel point qu'il se fait peu de construction. Les corps de métiers sont paralysés et n'ont pas de travail. Et près de soixante pour cent de la population de Belleville compte sur la construction pour gagner sa vie.

A Winnipeg, les propriétaires paient quatre-vingt-douze pour cent de tous les impôts perçus par la municipalité. Mais il y a deux fois plus de locataires électeurs que de propriétaires, bien que les locataires ne paient que huit pour cent des impôts. Là aussi les corps de métiers sont sans travail.

Le même phénomène se retrouve dans presque toutes les villes canadiennes. Les exigences de la majorité qui paie peu ou rien se traduisent par un impôt accru sur la minorité qui paie à peu près tout. On a oublié l'histoire de la poule qui pond les oeufs d'or.

Ceci n'empêche pas le gangstérisme municipal de s'étaler à notre hôtel-de-ville comme si de rien n'était. Expropriation des terrains du marché Bonsecours, expropriation en perspective des carrières de Villaray, dépenses folles partout où elles pourront se produire, rien n'effraie nos édiles en général.

Quant au maire Adhémar — Deux Raynault et à l'abolition de la taxe de vente, on croit que le pauvre homme est devenu totalement fou, surtout lorsqu'il propose de surtaxer les liqueurs alcooliques, déjà trop taxées, afin de la remplacer. Pourquoi ne parle-t-il pas d'imposer au contraire les liqueurs douces, le Coca-Cola, par exemple, compagnie étrangère? Est-ce parce qu'on prétend, dans certains quartiers, que le Coca-Cola et autres sont les boissons du pauvre. Comme si le pauvre était nécessairement un sobre et le riche un ivrogne!

RASTIGNAC

WILFRID LACROIX HORS DE CAUSE

Une réunion libérale provinciale qui n'avait en vue que la réorganisation et une convention du parti.

Devenue libérale à Ottawa et conservatrice à Québec, (et cela se conçoit), après avoir été conservatrice à Ottawa et libérale à Québec, la vieille "Gazette" continue son sport d'embrouiller les cartes. Une assemblée des dirigeants des clubs libéraux avait été convoquée, cette semaine, dans le nord de la ville, par le "Comité Provisoire", afin d'étudier la situation au point de vue provincial.

Bien entendu, aucun de ces messieurs n'était présent 6558 rue Saint-Denis, où se trouvait une centaine de libéraux tout court, et où il ne s'agissait pas de dégommer M. Adé-lard Godbout (infiniment supérieur à M. Lacroix) comme chef du parti, ainsi que le laissait entendre la "Gazette", mais de procéder à la réorganisation du parti libéral provincial et de demander la convocation d'une convention à Montréal, dans le cours de l'été, afin d'élaborer un programme qui donnerait plus de satisfaction "aux moins de 40 ans", car les jeunes prétendent qu'on devrait leur octroyer une plus large influence dans les cadres et la direction du parti.

ARAMIS

L'ALLEMAGNE RACISTE EST UNE MENACE MONDIALE

Le gouvernement britannique a bien raison de ne pas intervenir en Europe centrale, même si Hitler, après avoir annexé l'Autriche, veut mettre la main sur la Tchécoslovaquie, ce qui n'est pas prouvé. Dans ce cas, on laissera la France et la Russie prendre l'initiative.

La première serait incapable d'envoyer une armée au secours de son alliée, à moins de violer le territoire de la Suisse. Quant à la Russie, les Tchécoslovaques ne peuvent en attendre de l'aide que dans la mesure où elle n'aura pas été trop affaiblie par les traités dont les récents procès ont dévoilé les effroyables manoeuvres.

Le Fuchrer, dans son discours du Reichstag, vient de réaffirmer sa détermination de protéger les Allemands où qu'ils se trouvent. A ce compte, il a des droits sur l'Europe entière. Justement, cette semaine, on pouvait voir, affichées sur les murs de Vienne, des cartes indiquant que l'Allemagne, renforcée de l'Autriche, compte 72,000,000 d'habitants, mais qu'elle a en Tchécoslovaquie 3,500,000 de ses fils, et 1,350,000 en Pologne, 800,000 en Roumanie, 700,000 en Yougoslavie, 600,000 en Hongrie, voire 2,860,000 en Suisse, 1,700,000 en France, 1,000,000 en Russie, 300,000 en Italie, 150,000 en Belgique, 131,000 en Lituanie, 75,000 en Lettonie, 60,000 au Danemark, etc. Gigantesque Anschluss à constituer un jour!

Partout ailleurs la tension est intense. Il y a encore de l'agitation en Pologne, bien que la Lituanie ait cédé devant un pays mieux armé qu'elle. La France prépare sa 103ème crise ministérielle, ce qui la courbe de ridicule, et la Chine et l'Espagne sont ce qu'elles sont.

En somme, nous serions des coqs en pâte, ici, au Canada, sans les ridicules manoeuvres de quelques agitateurs.

SIMPLICISSIMUS

UN RÉGIME D'HORREUR RÉGNE À CETTE GEOLE DE BORDEAUX

Si l'on en croit Dame Rumeur, il s'en passe de belles à la région de Bordeaux. Depuis la mort mystérieuse de Brown, ce détenu qui attendait de monter sur l'échafaud, les révélations se multiplient sur une géole qui serait devenue un véritable enfer.

On aurait décidé, paraît-il, de corriger les prisonniers par la "psychotérapie". Et trois fois par jour on leur fait manger des aliments qui se composent de 95% d'eau. Les estomacs des détenus se dilatent terriblement à ce régime, tant et si bien que les prisonniers assurent eux-mêmes qu'ils sont gonflés comme des R-100 et à la veille d'éclater.

Deux ou trois grèves du travail ont été déclarées, mais ceux qui ont été appréhendés furent plongés, les chaînes aux mains, dans des cachots tout à fait dignes du Moyen-âge, cachots dont l'ex-gouverneur Séguin ne se servait jamais, ce qui fait qualifier le nouveau régime de l'ère de "l'infortune".

L'assistant du gouverneur Lafortune, M. Levasseur, a été dégoûté pour des raisons demeurées obscures. Est-ce parce que ses vues différaient avec celles de son chef sur certains points?

VINDEX

M. ALBERT McCAUGHAN FUTUR MAITRE DE POSTE

(Dépêche spéciale à "L'Autorité") Ottawa, 26. — On annonce que la position vacante de maître de poste de Montréal, par suite de la retraite de M. Victor Gaudet, sera bientôt remplie, et que le titulaire sera M. Albert McCaughan, qui fut longtemps chef du bureau des listes électorales dans la métropole. M. McCaughan, dont les facultés d'organisateur sont favorablement connues, rallierait tous les suffrages autour de sa nomination.

PASCAL

LES PRESENTIMENTS CHEZ LES ANIMAUX

Les chiens de l'hospice du Grand-Saint-Bernard. — Les "hurlements à la mort". — Mort du peintre Mangin.

Les journaux français racontent le fait suivant : tout récemment, après l'office, les deux frères de l'hospice du Grand-Saint-Bernard qui sont chargés de s'occuper des chiens voulurent leur faire faire, comme à l'accoutumée, leur promenade habituelle. Le temps ne présentait rien d'inquietant. Il y avait bien quelques bourrasques de neige, mais c'est un phénomène fréquent en cette saison.

Or, à la grande stupefaction des religieux, les chiens, qui d'habitude obéissent, gambadent, dans l'impatience attendue de la promenade, refusèrent de sortir. Ils étaient roulés en boule dans la seconde pièce de leur chenil et restaient sourds à l'appel de leurs gardiens.

Cette attitude insolite inquiéta les frères de l'hospice. Que se passait-il donc? Ils ne devaient pas tarder à l'apprendre. Une avalanche, comme il n'en était pas descendu depuis vingt ans, roulait une heure plus tard sur l'hospice, enfouissant des portes, brisant des carreaux. Si les hommes et leurs chiens avaient été au dehors, ils auraient été, sans nul doute, ensevelis et broyés par l'avalanche.

Ce n'est pas la première fois que les animaux ont le pressentiment des phénomènes naturels qui menacent les humains. On sait que les oiseaux prévoient couramment les tempêtes : mouettes et goélands fuient la haute mer et viennent se réfugier sur les côtes, lorsque le temps se gâte au large.

Avant l'éruption de la montagne Pelée qui détruisit Saint-Pierre de la Martinique, les différents animaux qui pullulaient dans l'île étaient en proie à une étrange terreur.

Il n'y a rien de mystérieux dans ces pressentiments. On possède de nombreux exemples montrant que des chevaux, voire de braves vaches qui ne passent pourtant pas pour avoir des qualités "psychiques" ont flairé à l'avance la chute d'une avalanche.

M. Carlos de Vesme raconte dans son *Histoire du spiritisme expérimental* que des vaches ont absolument refusé de descendre dans des ravins qu'elles fréquentaient pourtant habituellement dix minutes avant la chute d'une avalanche.

AVERTISSEMENTS Il est assez normal que les animaux dont les sens sont plus subtils que ceux des hommes aient perçu des indices qui nous échappent. Le soir de l'incendie de l'Opéra de Turin, les artistes furent intrigués par un phénomène étrange. On donnait ce soir-là une pièce dans laquelle des chèvres et des poulets étaient en scène. Or, elles semblaient en proie à une frayeur que rien ne motivait. La poule tombait de son perchoir, la chèvre manquait de s'étrangler avec la chaîne qui la retenait. Plusieurs heures après la représentation, l'incendie se déclarait. Peut-être aurait-on pu maîtriser le sinistre si on avait tenu compte de ces avertissements des pauvres bêtes.

Entre tous les animaux, les chiens semblent ceux qui ont le plus de pressentiments. L'animal est uni à l'homme par des liens si étroits qu'on dirait qu'il puise dans le subconscient de celui-ci et qu'il extériorise les renseignements ainsi obtenus.

Mrs. Crowe, dans son ouvrage sur les *Côtés obscurs de la nature*, cite le cas d'un propriétaire anglais qui vivait à la campagne à une époque de troubles politiques. Un jour, il vit avec surprise son chien favori se lever, manifester une grande inquiétude et le saisir aux jarrets tout en essayant de l'entraîner au dehors. Intrigué, le maître se laissa conduire dans le fond du parc derrière un fourré. L'animal força l'homme à se cacher et à rester ainsi sans bouger pendant une heure. Ce délai écoulé, le chien ramena son maître au logis. Celui-ci trouva sa famille bouleversée. Des soldats étaient venus pour l'arrêter. Ils avaient perquisitionné et fouillé partout en vain. Sans le flair de son chien, le malheureux aurait été emmené en ville et emprisonné.

LES HURLEMENTS A LA MORT Tout le monde a plus ou moins entendu parler des chiens qui "hurlient à la mort". Ce n'est pas une légende. La "psyché" animale, comme le dit le professeur Ernesto Bozzano jout d'une faculté mystérieuse : celle-ci consiste en ce fait que les animaux domestiques manifestent quelquefois la faculté de prévoir à courte échéance la mort d'une personne de leur entourage et l'annoncent avec des gémissements et des hurlements caractéristiques.

Cette faculté existe dans la tradition de plusieurs peuples. Les Germains l'attribuaient aux chèvres, et, de nos jours, les paysans danois et écossais ont la même croyance. Le docteur Gustave Geley, qui fut le premier directeur de l'Institut métapsychique international, raconte dans son ouvrage de *L'Inconscient au conscient* une expérience personnelle : "Une nuit, écrit-il, je veillais en qualité de médecin une jeune femme qui, atteinte en pleine santé, le jour même, d'un mal foudroyant, était à l'agonie. La famille était avec moi, silencieuse et éplorée. Il était une heure du matin. "Tout à coup, dans le jardin qui entourait la maison, retentirent des hurlements à la mort poussés par le chien. C'était une longue plainte lugubre, sur une note unique, emise d'abord sur un ton élevé, puis qui allait décroissant, jusqu'à s'éteindre doucement et très lentement. "Il y avait un silence de quelques secondes et la plainte recommençait, identique et monotone, infiniment triste. La malade eut une leur de connaissance et nous regarda anxieuse. Elle avait compris. Le mari descendit à la hâte pour faire taire le chien. A son approche, l'animal se calma et il fut impossible, au milieu de la nuit, de le trouver. Des que le mari fut remonté, la plainte recommença, et ce fut ainsi pendant plus d'une heure, jusqu'à ce que le chien put être saisi et emmené au loin."

Parmi les centaines de faits analogues recueillis par M. Bozzano dans ses *Manifestations métapsychiques chez les animaux*, nous citerons celui-ci, qui a été rapporté par Mme Carita Borderieux, l'actuelle directrice de la revue *Psychia*. "M. Marcel Mangin, le peintre et psychiste mort en 1915, possédait un chien doué de la faculté de pressentir la mort des personnes de la famille. Avant même que la maladie vint donner des inquiétudes à l'entourage, la bête se mettait à hurler de façon étrange, si bien qu'on avait fini par remarquer cette prévision et s'en effrayer. Or, M. Mangin est mort subitement d'une embolie. Le jour précédent, alors que rien ne faisait prévoir pour l'artiste une fin si proche, le chien se mit à hurler de façon significative. "— Que veut dire cette violente bête? se demandèrent M. et Mme Mangin. "Le lendemain, le peintre était mort."

On cite aussi le cas d'un chat ayant été averti aussi mystérieusement de la mort de son maître. La petite bête avait été donnée à des voisins. Jamais elle n'avait essayé de revenir à son premier domicile. Et voilà que deux ans après, son premier maître mourut. Quel ne fut pas l'étonnement de la famille du mort en apercevant dans la maison mortuaire le pauvre chat qu'on n'avait pas revu depuis la séparation! On voulut le chasser, mais le chat, tenacement, se faufila dans les pièces et parvint jusqu'à la chambre mortuaire. Il resta quelques minutes près du cadavre, puis s'en alla et ne revint plus jamais.

De tels faits, qui ne peuvent être mis en doute, jettent un jour bien éloquent sur l'âme des bêtes. L'homme n'a jamais cherché à comprendre ses frères inférieurs. Sans doute gagnerait-il à se montrer plus compréhensif.

Jean DORSENNE.

HOQUET

Sur une route droite et plate, deux automobiles se suivent. La première, une toute petite voiture moderne, fait un bond en l'air tous les cinquante verges.

Les deux automobilistes s'arrêtent devant une auberge. Le conducteur de derrière, intrigué, demande au premier :

— Dites donc, qu'est-ce qui lui prend à votre voiture de faire un saut tous les cinquante verges?

— Alors, quoi, répond l'autre. Vous voulez m'empêcher d'avoir le hoquet?



LE GÉNÉRAL LEJEUNE

L'un des héros de la Grande Armée. — Les opérations "à froid". — La chasse aux lièvres. — La terrible guerre d'Espagne. — Marie-Louise et Napoléon.

Puisque le vent est à la guerre, voyons donc un peu comment se comportaient les soldats de Napoléon 1er, dont aucune armée n'a égalé depuis la bravoure. En 1848, à l'âge de 80 ans, mourait le général Lejeune dont Fernand Fleuret vient de retracer la périlleuse existence dans un volume intitulé : *Le général Lejeune*.

Véritable mine d'anecdotes que ce petit livre savoureux. D'anecdotes qui paraissent souvent invraisemblables, parce que nous oublions l'époque où elles se situent, et qu'en ces temps héroïques de la Révolution et de l'Empire les hommes étaient tout de même faits d'une autre chair que la nôtre. Un seul exemple : "Pendant la retraite de Russie, un canonier fut blessé sous mes yeux; les officiers de santé qui l'examinèrent dirent :

— Il faut faire l'amputation du bras. "Je demandai au canonier s'il serait disposé à la supporter. "— Tout ce qu'on voudra, répondit-il fièrement. "— Mais, dirent les officiers de la santé, nous ne sommes que deux. Il faudrait, monsieur le général, pour opérer cet homme, que vous eussiez la bonté de nous aider."

Il s'agissait de permettre au canonier de s'appuyer sur mon dos pendant l'opération. Les officiers de santé ouvrirent leur gibberne, le canonier ne proféra ni une parole ni un soupir; je n'entendis un moment que le petit bruit de la scie, et peu de minutes après ils me dirent :

— C'est fini. Nous regrettons de n'avoir pas un peu de vin à lui donner à boire pour le remettre de l'émotion. Notez que jamais il n'avait été question d'endormir l'opéré!

Il me restait une demi-fiole de malaga que je menageais en n'y touchant de loin en loin que goutte à goutte. Je la présentai à l'amputé qui était pâle et silencieux. Et, tout d'un trait, il me la rendit complètement vide. Puis en me disant : J'ai encore loin d'ici Carcassonne", il partit d'un pas ferme que j'aurais eu peine à suivre.

Connaissez-vous encore un homme, si brave soit-il, si ferme en son cœur, qui serait capable de tant de solidité? Deuxième histoire, qui date, celle-là, du XVIIIe : le général Compans sort du carré de sa division, à dix heures du soir, pour aller écouter ce qui se passait dans la plaine, à la veille de la bataille. Après une heure de silence, il croit entendre un bruit de chevaux s'approchant au trot, puis au galop. Il reprend le chemin de sa division, composée, en majeure partie, des marins de la Garde impériale. Mais ne pouvant répondre à temps, il crie : "Division Compans, aux armes! Cavalerie!" Puis il se jette dans un sillon, face contre terre, au milieu de quelques morts. Ses hommes croient la baïonnette, et la colonne de cavalerie, passant sur le corps du général, vient tomber sur les marins qui la reçoivent à bout portant. Rompue, elle repasse par la même voie, et Compans se relève sans blessure, couvert seulement de terre et de poussière.

SUS AUX LIEVRES! Quelle est significative, cette seconde anecdote, comme la première d'abord, de la fermeté des soldats de 1814! Mais aussi de leur entraînement admirable, et dont les armées modernes n'ont plus aucune idée : voici une troupe au bivouac, endormie, désarmée; en quelques minutes, sur un cri, elle s'est éveillée, armée, mise en rangs, prête à faire feu, à se battre et à vaincre! C'est, à proprement parler, inimaginable si l'on considère les organisations militaires modernes.

L'insouciance, d'autre part, de ces vieux soldats qui avaient traversé l'Europe dans tous les sens, en se battant, était elle aussi inimaginable. Devant Leipzig, chargé d'arrêter une colonne autrichienne, Lejeune ne voit rien de mieux, en attendant l'assaut, que de donner une collation à ses officiers sur un plateau où il a établi ses régiments et que bombarde cruellement l'artillerie ennemie. Les obus et les balles des Autrichiens brisaient les verres et les assiettes sans gêner l'appétit des officiers ni diminuer leur gaieté!

On pense bien que, devant des récits de cette sorte, ce ne sont pas les détails de la carrière du général baron qui nous arrêteront. Nous préférons cueillir encore, ici et là, quelques traits de moeurs particulièrement piquants. Lejeune, jeune engagé volontaire, rejoint l'armée de Dumouriez, près de Valmy, Dumouriez passe ses troupes — vingt mille hommes — en revue : "Un de ces nombreux lièvres qui s'étaient multipliés sous la protection des droits seigneuriaux, effrayé par les chevaux de l'état-major, s'enfuit entre les jambes des grenadiers. Aussitôt les soldats bien moins occupés du général que du lièvre, se mirent à courir après en criant : "Au lièvre! au lièvre!" Ce désordre fit lever d'autres lièvres en quantité, et en peu de minutes toute l'armée courut à la débânde et continua la chasse toute la matinée. Dumouriez finit par en rire, renonça à la revue et, le soir, il ne dédaigna pas de prendre sa part de l'un des vains de la journée qui furent rôtis au camp."

EN ESPAGNE La férocité de la guerre d'Espagne apparaît en cent anecdotes dans les chapitres que Lejeune consacre à cette sinistre campagne, la plus rapide de toutes celles qu'enregistra Napoléon, celle qui lui coûta finalement son trône : "A Saragosse, un prêtre se vantait d'avoir égorgé de sa main dix-sept Français. Le sabre au poing, les bras nus et la manche retroussée sur l'épaule, la robe relevée, et de la tête aux pieds tout souillé de sang, ce furibond parcourait les rangs et disait à chacun : "Imite mon exemple, il n'en restera pas un."

Autres récits aussi affreux cent pages plus loin, pendant la deuxième partie de la guerre espagnole; l'histoire notamment, de certaine Stanitzka qui a égorgé trois Français et est envoyée par toutes les filles de la péninsule est digne de celle du moine-soldat. Quelques mots intéressants de Napoléon. Aux Tuileries, Lejeune, envoyé en mission par Murat, trouve l'Empereur en train de jouer avec le fils aîné de son frère Louis; il lui fait tremper ses lèvres dans le café sans sucre qu'il a coutume de boire; le petit prince fait la grimace en repoussant la tasse impériale; alors Napoléon, éclatant de rire : — Ah! ton éducation n'est pas encore faite, puisque tu ne sais pas dissimuler! C'est Lejeune qui apporta à l'Empereur le portrait de l'archiduchesse Marie-Louise avec lequel son mariage vient d'être décidé. Napoléon s'en saisit avec vivacité et l'examine avidement, puis questionne, réclamant des précisions, toutes les précisions : — Est-il flatté?... de quel bleu sont les yeux?... le nez n'est-il pas plus petit?... son sourire est-il spirituel? Puis, avec les gestes, sur la

UN ANGLAIS MEURT PENDANT HUIT MINUTES... ET RESSUSCITE

Les impressions qu'il rapporte de l'au-delà. — Il a vu des formes humaines, plutôt des spectres, dans un corridor sombre...

Un interne d'hôpital à Paris a réussi, on le sait, une extraordinaire opération : il a recousu une plaie que s'était faite au cœur à l'aide d'un poignard, un chômeur désespéré. Pendant cette délicate intervention, le patient mouve, au sens littéral du mot, c'est-à-dire que son cœur s'arrêta. En quelques secondes, le chirurgien acheva de fermer la plaie, puis, par massage, réussit à remettre en marche le précieux moteur.

Ce "suicidé" n'est donc passé de vie à trépas que pendant quelques secondes. Nous voulons aujourd'hui rapporter l'aventure d'un blessé qui battit deux records à la fois : celui de la durée, puisqu'il resta huit minutes et cet autre record : être le seul à avoir rapporté de son voyage dans les ténèbres des souvenirs.

L'étrange phénomène s'est produit le lundi, 23 septembre 1935, à l'hôpital d'Ashton-under-Lyne, en Angleterre. A l'appui de ce que nous avançons, nous n'apportons d'ailleurs pas seulement le témoignage formel du héros, qui pourrait paraître de peu de crédit, mais celui d'éminents médecins et chirurgiens. C'est dans un cottage typiquement anglais, dans les faubourgs d'Ashton-under-Lyne, sur la route de Taunton, que nous avons rencontré M. Ernest Hinsley, âgé de 45 ans environ, qui se remettait lentement de son épreuve douloureuse.

Pendant les minutes où j'ai été mort, nous dit-il, s'est passé autour de moi des événements étranges. Et M. Ernest Hinsley, parmi la verte campagne anglaise et dans les haies fleuries, nous a dit : DES FORMES HUMAINES DANS UN CORRIDOR — C'est un rêve. Cela ne peut être qu'un rêve. Mais quel affreux cauchemar! "J'étais avec beaucoup d'autres personnages dans un long corridor sombre. Il n'y avait aucune lumière. Figurez-vous, par exemple, les galeries souterraines d'un château féodal. Et pourtant, je voyais autour de moi des multitudes de formes humaines.

"De formes seulement, non pas des corps, car tous ces êtres diffus et sans consistance étaient vêtus de voiles blancs qui leur tombaient jusqu'aux pieds. Je m'étonnais et, me penchant, je m'aperçus que, moi aussi, j'étais enveloppé du même linceul livide. "On ne marchait pas, on flottait. Tout le monde allait et venait, dans un désordre indescriptible, et pourtant j'avais l'impression que nous tous étions portés, comme attirés, vers l'autre extrémité du couloir sombre, loin, très loin de moi encore. Ces êtres qui m'entouraient avaient des visages que je n'avais jamais vus et sur lesquels, depuis, j'ai vainement essayé de placer les traits de gens qui me sont familiers.

"A plusieurs reprises, des têtes s'approchèrent de moi. Les yeux me fixaient avec une obsession force, des yeux vides qui regardaient sans doute sans voir. Parfois, ces visages se détournaient soudain, d'un geste rapide. Parfois aussi, ils enflaient démesurément, puis passaient pardessus me tête ou à côté. L'EGLISE, LES CLOCHES... "Il y avait là-bas, très loin, une construction de forme assez nette, qui tranchait sur l'impression des images mouvantes qui m'entouraient. Cela avait l'allure générale d'une église. Il me sembla que des cloches tintaient dans le lointain, des cloches dont le timbre m'était inconnu, perdues dans une brume épaisse. Mais aussi, à ce moment, j'entendis des voix humaines qui prononçaient des syllabes sans suite ou du moins trop vite pour que je puisse en arrêter le sens.

poitrine et sur les fesses : — A-t-elle de ça?... et de ça ? Dites, dites dites tout! Et, sur réponse affirmative, de se frotter les mains comme un homme heureux. Hélas! il ne manquait à Marie-Louise qu'un peu de cervelle et beaucoup de cœur. Léon TREICH.

"Il y eut peut-être comme une sensation de chute, et puis je m'éveillais à la lumière normale". Nous ne nous étions pas attendus à cette précision, à ce luxe de détails troublants, à cette succession non dépourvue de logique d'images pour le moins bizarres. Il fallait avoir quel que s éclaircissements et consulter les autres acteurs de ce drame. Le docteur J.-V. Fiddian, d'Ashton-under-Lyne, ne peut point être taxé d'être un plaisantin. Chirurgien moderne, il emploie le temps que lui laissent les malades à chercher et à étudier encore. C'est lui qui a permis à M. Hinsley de vivre son aventure miraculeuse. RESPIRATION ARRETÉE, COEUR STOPPÉ

Un matin, le docteur Fiddian entra dans la salle d'opérations de l'hôpital d'Ashton-under-Lyne. Les assistants et les assistantes formaient un cercle autour de la longue table sur laquelle se trouvait une forme allongée, celle de M. Hinsley justement. Il s'agissait d'opérer électriquement une tumeur bénigne — on pourrait dire des végétations — dans la vessie. L'opération commença normalement, dit le docteur J.-V. Fiddian. J'allais terminer — c'était affaire d'un instant — lorsque le malade se mit à se raidir et à faire des efforts, ce qui rendit toute intervention impossible. Je donnai l'ordre d'augmenter la dose d'anesthésique, ce qui fut fait immédiatement. "Je repris ma cytoscopie, mais moins d'une minute après, les choses prirent une allure vraiment extraordinaire.

"L'opéré était à ce moment extrêmement cyanosé, la face violette. Je m'aperçus qu'il avait cessé de respirer. Je saisissais son poignet : le pouls ne battait plus j'appuyai mon oreille à l'endroit du cœur et je n'entendis rien. En somme, l'homme était mort. Le docteur Fiddian regarda ses aides qui attendaient l'ordre. Ce ne fut pas un ordre ordinaire qui vint. Le bistouri manié par le bain habile du chirurgien ouvrit la poitrine. — Le cœur était petit, constata le praticien. Il était absolument immobile. Avec la main gauche sur le sternum et la droite à la partie supérieure du cœur, je commençai un mouvement rythmique de pression, rapide, d'abord, puis allant en ralentissant jusqu'à la cadence normale. "Je peux avoir continué encore cette manœuvre pendant deux nouvelles minutes qui nous parurent à tous fort longues. Enfin, je me sentis fatigué."

Sept minutes maintenant que M. Ernest Hinsley était "de l'autre côté". LA HUITIÈME MINUTE Le docteur Fiddian prit l'initiative d'opérer alors une injection intra-cardiaque d'adrénaline. Un centimètre cube dans un ventricule et ce fut le miracle. Il n'y a pas d'autre mot. La huitième minute de la mort de M. Hinsley s'achevait. — Ce fut presque magique. A chaque compression qui suivit, je sentis le cœur se gonfler et soudain il commença à battre légèrement. Le reste fut simple. Au bout d'un moment, la respiration spontanée se rétablit. Puis le malade fut pris de convulsions. Enfin, 48 heures après l'opération, la conscience des choses lui revint. Mais une fraction de sa mémoire manquait : entre le diagnostic qui détermina l'opération et qui fut prononcé quatre jours avant elle et l'heure de son premier réveil, l'homme ne se souvient de rien. Ainsi, le "rêve" — puisqu'il faut bien nous en tenir à cette terminologie — le promenant au milieu des ombres blanches dans un corridor sombre comme un décor médiéval prend une signification singulière — et qui restera mystérieuse. Paul CASTAGNARY.

Le journal "L'Autorité", faisant affaires sous la raison sociale de "L'Autorité Enregistrée", a ses bureaux de rédaction et d'administration au no 3964 Parc Lafontaine, Montréal. Il est imprimé à "L'Éclairer de Montréal Inc.", 1725, rue Saint-Denis.

CARIGNAN DE LACHINE VS ADHÉMAR II DE MONTRÉAL

Aucun doute que le "Lachinois" est de beaucoup supérieur au barbier montréalais. — Les virevoltes de "Pitoune" du "Canada".

(Dépêche spéciale à "L'Autorité") Lachine, 25. — D'après "Pitoune", qui pond les nouvelles de Lachine pour le "Canada", les propriétaires fonciers de notre petite ville étaient riches — du moins l'année dernière — indépendants et fortunés. Toujours d'après "Pitoune", le rapport financier de la ville de Lachine accusait un surplus de \$30.000. Bien entendu, nous savons que tout cela est de la "pitoune pour les chats", vu que ce dernier écrit cela afin de faire plaisir au distributeur d'annonces qui, en retour, lui doit bien une ristourne. D'ailleurs nous n'avons pas eu à attendre longtemps pour connaître la vérité. Vendredi matin, "Pitoune" nous informait, toujours dans le même journal, que la position financière des propriétaires de Lachine est dans un état si lamentable qu'ils ne peuvent plus payer les secours directs. En quatre jours "Pitoune" avait renversé les rôles, revirement dont lui seul peut avoir le secret.

Quoi qu'il en soit, cette trouvaille s'est faite lors d'une assemblée de la Ligue des Propriétaires de Lachine, qui sont en faveur de la taxe de vente. Le président de cette association, M. Raoul Deslauriers, est allé trouver le maire Carignan, il n'y a pas bien longtemps, et lui dit : "Notre ligue ne pourra plus continuer ses activités, vu que nous sommes à peine une dizaine de membres." Une ligue qui représente une telle force devrait au moins avoir la décence de se taire, et ne pas parler de la situation des autres propriétaires qui refusent d'en faire partie. Personne ne veut de la taxe de vente à Lachine; mais laissons notre maire arranger ça. Quand notre maire arrangera-t-il le maire de Montréal? Adhémar Raynaud a déclaré à Québec : "Le maire Carignan est un excellent maire pour une petite ville comme Lachine, mais incapable d'administrer une ville comme Montréal, du moins avec ses procédés."

En somme, M. Carignan est un petit poisson qui pourrait vivre dans une rivière, mais qui se noierait dans un grand lac, selon Adhémar. Nous protestons au nom de M. Carignan, Car, cet Adhémar-Deux qui a nommé des conseillers et barbier, saurait-il seulement administrer notre ville? C'est plus que douteux!... "PIT" LABROSSE

ADIEU AU CHÔMAGE

La belle saison s'en vient à grands pas. Avec son retour, les cultivateurs songent déjà aux semences et même aux récoltes. Les colons, de leur côté, envisagent tous les travaux d'amélioration de leur lot qu'ils pourront faire cette année. D'autre part, dans les villes, une foule de gens ont passé l'hiver à vivre de secours. La plupart n'ont pu cette année d'une aide devenue nécessaire. Toutefois, plusieurs de ces chômeurs ont voulu en sortir; depuis l'an dernier, quelques-uns même, depuis quelques années, désiraient de tous leurs vœux se retrouver libres, de toute la liberté du travailleur qui gagne sa vie.

Or, voici que par un concours de circonstances heureuses, les pouvoirs publics provinciaux, fédéraux et municipaux se sont entendus pour donner à ces gens l'opportunité de réaliser leur plus cher désir, et de nos villes comme de la campagne, le mouvement des établissements sur la terre va recommencer, les départs de colons vont reprendre. Ainsi cette année, de la seule ville de Montréal, partent plus de 30 chefs de famille qui vont s'établir en pays neuf. Leurs familles les suivront au cours du mois prochain. Chez tous ces gens, l'expression de soulagement est la même : Adieu au chômage, et remarquez qu'ils ne disent pas au revoir!

Adieu au chômage; en colonisation, il ne doit ni ne peut y en avoir pour les gens qui veulent travailler. Les possibilités sont immenses. Un homme qui a 100 acres de terrain à faire profiter, à mettre en exploitation, n'a pas besoin d'aller quémander du travail. Un homme qui a sa portée pour l'hiver des travaux dans le bois, pour les temps morts la possibilité d'aller gagner quelque part, n'a pas besoin de demander l'aide de l'Etat. Il est naturel à l'homme de vouloir gagner lui-même sa vie au prix d'un travail constant et suffisamment rémunérateur. L'oisiveté, volontaire ou non, enfreint la loi sacrée du travail et quoique doit subir cette oisiveté est fatalement exposé à subir les terribles et désastreuses conséquences. Elle menace d'une façon toute particulière les grands garçons et les grandes filles qui non seulement se voient dans l'impossibilité de contribuer pour leur part au soutien de la famille, mais aussi, se voient fermer toute perspective d'avenir qu'ils pourraient à bon droit anticiper. Et si l'établissement en pays neuf assure au chef de famille la possibilité non seulement de nourrir ses enfants mais aussi de les mettre au travail et de leur préparer un avenir, il se conçoit facilement qu'il n'hésite pas en face de l'offre qu'on lui fait de se diriger en pays neuf. Et nous comprenons bien le soupir de soulagement que laissent échapper ces gens, anciens chômeurs des villes lorsqu'ils disent, à l'adresse de ce système néfaste : Adieu au chômage! J.-P. LANÇON

PAROLES D'ENFANT Jean, cinq ans, en vacances chez son oncle dans un petit village, s'intéresse vivement aux animaux de la ferme. "Son oncle surveille l'éclosion de petits poulets; il appelle son neveu : Regarde, Jean, le joli petit poulet qui va sortir!" En effet, le poussin avec son bec casse la coquille de l'oeuf et sort. Et Jean tout ébaubi : — Dis, tonton, comment a-t-il fait pour entrer?

LE SECRET DE D'ANNUNZIO

Le retraité du poète-soldat au Vittoriale fut-elle volontaire, ou lui fut-elle imposée par Mussolini?

J'allai sonner, il y a quelque six ans, à la porte d'honneur du Vittoriale, à Gardone.

— Pourrais-je saluer Gabriele d'Annunzio?

Le jeune soldat, vêtu de bleu horizon, qui gardait l'entrée me dévisagea avec étonnement.

Je renouvelai ma demande. — Impossible.

— Je suis envoyé par un ami.

— Ecrivez.

— Mais enfin...

— Ecrivez.

Bien qu'on m'eût affirmé que le conquérant de Fiume n'aurait plus son courrier, qu'il ne daignait même pas lire les messages que lui adressaient ses plus illustres admirateurs, j'écrivis pour demander audience. Ma lettre et la recommandation de l'ami obligeant me furent retournées avec ce simple mot : Non.

Il n'était pas certain que ce non eût été écrit par l'un des proches du poète.

J'étais venu pour voir l'auteur d'Envoi à la France. Je cherchai des appuis. Je multipliai les démarches sans succès. Si je parlais de Vittoriale et de son hôte, à Gardone même, il se faisait un singulier silence.

D'Annunzio était-il malade? Venait-il à la ville? Le voyait-on sur le lac? A ces questions banales, on répondait évasivement.

Je rôdai autour de la villa. Je questionnai les marins de l'équipage du bateau du commandant Le Mas 96, armé de mitrailleuses contre avions et dont les ceintures de sauvetage, accrochées sur le pont, portaient la fière devise : Memento audere simpler. En vain. Je ne fus pas plus heureux avec les valets qui promenaient, le soir, les molosses et les lévriers "plus sinués qu'une vague sur un dessin japonais", avec les ouvriers qui traçaient la route reliant la ville aux beaux jardins pris dans un anneau de cyprès et de cèdres bleus.

Le tout-puissant Maroni, architecte de la résidence princière, l'ami et le confident, ne se laissa pas non plus fléchir. Il m'écoula d'un sourire énigmatique.

Certes, je finis par pénétrer dans le jardin plein de signes et de symboles, où j'eus licence d'aller et de venir pendant une demi-heure. Je vis la noble et harmonieuse demeure, aux murs fleuris de devises, de blasons sculptés, de statues, la Cour des Esclaves avec son puits, son escalier aux rampes

de chèvre-feuille, la statue de Jules César, la porte des Aigles, le "pilo dalmatico" et puis, jeté en surplomb, astiqué, l'avant du fameux croiseur Puglia, ses canons pointés vers le lac en fusion. Mais je ne vis point, dans cette oasis paisible et lumineuse, celui qui fit de sa vie le plus violent et le plus éclatant des poèmes.

Comment l'hôte des palais de Florence et de Venise, des parcs enchantés, le créateur de mythes, l'artiste raffiné dont on citait à la fois les propos éblouissants et les gestes extravagants, qui fascinait et scandalisait, comment le gaspilleur de trésors, le destructeur de poignantes amours, le remueur de foules, le condottière avait-il pu anéantir le passé et dépouiller si simplement l'homme de lettres?

Au Vittoriale, parmi les maximes, les arbres, les aigles, devant l'effigie de Jules César, et ce vaisseau ancré dans la terre, on s'expliquait mal une métamorphose si profonde.

Comme j'eusse aimé que la porte basse de la demeure enfouie dans les arbres odorants s'ouvrit brusquement et que le maître du domaine vint lui-même livrer, avec l'explication des tumultes anciens, le secret du silence où il s'était définitivement réfugié.

Lorsqu'il s'était jeté dans la guerre, nous avions admiré d'Annunzio d'avoir voulu se préserver de la honte de certains contacts, d'avoir voulu, en offrant son regard aux balles, effacer d'un trait de sang les dégoûtantes bouillies de certains de ses pairs qui, dans tous les pays, du premier au dernier jour du conflit, envahirent leur vie intérieure d'héroïques méditations sur la mort d'autrui.

Qu'a voulu nous signifier le d'Annunzio de la solitude et de la retraite franciscaine? Cette retraite, fut-elle celle, volontaire, d'un homme désabusé ou fut-elle une retraite imposée? Si je n'ai pas rencontré l'Annunzio, à l'époque que j'évoque, c'est qu'à côté des confidents, des amis, qui formaient sa cour, veillaient peut-être des policiers d'Etat...

Mais si le Vittoriale fut, pendant quelque temps, une prison dorée, la prison s'était rouverte.

Et Mussolini n'a pas attendu que la mort eût frappé pour retrouver la maison du grand poète qui fut l'inspiration de son prodigieux destin.

ROGER DAIRE.

REGARDS SUR PARIS.

LE PASSAGE DE DOLORES DES RIO

Le thé d'autrefois fait place au cocktail. — Comme quoi la noblesse d'Hollywood se fait "désirer" par les Politgnac.

Le thé d'autrefois était depuis longtemps remplacé par le cocktail et le dimanche, nombre de maîtresses de maison proposent à leurs amis de petites réunions dont l'éclat mondain se nuance d'intimité. Ceci autorise les amateurs de golf à apparaître en tenue de sport et les amateurs de route à arriver juste avant de dîner, au retour d'un week-end à la campagne.

Neuilly, le dimanche, dans l'ordre tranquille de son architecture bordée de jardins, nous convie à cet aimable repos des nerfs. Ainsi, la maison de M. et Mme Adrien Fauchier-Magnan — qui est depuis longtemps un des centres les plus vivants de la culture parisienne — offre parmi les oeuvres d'art, la belle peinture, une chaude et secrète ambiance de villa florentine. La conversation y retrouve son climat. Les vastes dimensions de ces belles salles de réception n'exigent pas toujours une foule d'habités noirs et de robes décolletées.

Bien différent et non moins séduisant, apparaît le cadre où le marquis et la marquise de Polignac demandent l'impression à leurs amis, et le marquis de Polignac, dans l'angle d'un des salons, Mme François Pietri, Mme Raymond Patenôtre, la comtesse Elie de Gaigne, la princesse Troubetzkoi s'entretenaient avec animation avec M. Paul Dubonnet, le comte J. de La Béraudière, le comte Czerain.

Les fils de la marquise de Polignac s'expriment, avec autant d'affabilité que de bonne humeur, autour de l'essai de tennis gracielles, et le marquis de Polignac — que la France peut compter parmi ces ambassadeurs officieux qui font du bon travail de propagande à l'étranger — allait de groupe en groupe, avec un sourire optimiste. Mlle Dolores del Rio, qui s'était fait désirer, arriva avec une cour d'admirateurs, et le marquis de Polignac, qui y excelle, créa aussitôt autour de son hôte une atmosphère de délicate bienvenue. La réunion fut des plus réussies, si l'on songe à l'heure tardive à laquelle on quitta la rue Saint-Dominique.

Non moins courue est la maison fleurie de lilas blancs du baron et de la baronne Eugène de Rothschild. Dans la foule qui se pressait à travers les galeries de la bibliothèque lumineuse et la chevelure centred de Mme Eugène de Rothschild — que les concours d'élegance viennent de placer au premier rang, avec la duchesse de Windsor, la duchesse de Kent, la begnum Aga Khan.

M. Serge Lifar, pour fêter une dernière fois Mlle Dolores del Rio, avant son départ pour Hollywood sur le Queen-Mary, organisa un brillant et succulent dîner chez Korymbos, à une longue table de dix-huit convives, qui présidait la star, coiffée de pierreries et volée d'écharpes roses et mauves, les beautés de Mme Janine Voisin, de Mlle Diane Varré, de la comtesse Celani, de Mme de Beaufort, de Mlle Mary Bellevy et de Mlle Corinne Luchaire, furent, après minuit, sur l'asphalte, que bléant une claire nuit de printemps précoce, faisait ses adieux à notre capitale, où elle avait vécu quelques jours de vacances, loin des lumières artificielles et des publicités tapageuses, comme n'importe quelle jolie femme s'amusant à visiter les magasins et se complaisant dans la chaleur de l'amitié.

André DAVID.

RADIO-FUNNIES

La r-a-d-i-o! Ça en fait parler du monde cette nouvelle invention, que dire de la télévision quand elle arrivera?

Il ne faut pas pourtant que l'on nous serve des omissions telles que trop souvent l'on nous présente actuellement. Il faudra songer aux costumes, aux décors et à 1,000 autres choses.

Une consolation cependant. Il faudra choisir des acteurs qui sauront... actor, et non pas seulement des gueules. Il faudra que le petit jeune soit réellement jeune. Fini l'histoire des éternels jeunes premiers.

Les réalisateurs devront répartir les distributions encore avec plus de discernement. C'est là que l'on trouvera le réalisateur qui aura réellement du talent.

Le mettre en ondes devra aussi être un métier. Ce sera peut-être le règne de la perfection. Permettez à JAPHET d'en douter. Non qu'il soit pessimiste, mais parce qu'il connaît bien la faiblesse humaine (comme elle est forte) et qu'il sait que plus d'un a la faiblesse du "blâclage" radiophonique.

Espérons. "Qui vivra verra" comme dit chose. L'avenir réserve tant de choses.

D'une chose... soyons certain. Les Etats-Unis (je ne puis pas les appeler Américains car les Canadiens sont des Américains — arrangez ça comme vous voulez, mais c'est ainsi). Les Américains disent les premiers à utiliser ce nouveau mode, à le mettre en pratique et à le développer d'une manière intensive.

JAPHET

L'Hôtel Windsor est le centre des affaires et de la vie sociale à Montréal... c'est le rendez vous par excellence pour le déjeuner ou le dîner, les réceptions, les soupers après le théâtre, les banquets et les bals. Sa cuisine y fait les délices des gourmets. Ses vins ont une réputation à travers le Canada.



À BAS ANASTASIE ET SES CISEAUX!

Depuis le début de la saison 1937-1938, douze films français ont été projetés à Londres. Parmi ceux-ci, signalons : la Grande Illusion, les Bas-fonds, la Mort du Cygne, le Carnet de Bal, Gribouille, les Perles de la Couronne, le Roman d'un Tricheur, la Belle Equipe.

Depuis le début de cette même saison, dix films français ont été projetés à New-York. Ce sont : Mayerling, Un Grand amour de Beethoven, les Bas-fonds, Hélène, Lucrèce Borgos, Club de Femmes, Mademoiselle Mozart, la Guerre des Gosses, Feu Mathias Pascal et le film du parti communiste : la Vie est à nous. Enfin, la Marseillaise va commencer sa carrière en Amérique.

Succès incomparable pour le film français.

Alors que les cinémas allemand, italien, russe, anglais, et même américain, battus en brèche par une censure stupide, sont en régression sur les années précédentes, le film français est en progrès indéclinable.

Qu'on y prenne bien garde : les récents décrets de M. Edmond Sée, en le brisant, risquent de lui faire perdre tout le terrain gagné.

Jetons bien haut le cri d'alarme : le cinéma ne peut grandir que sous un régime de liberté.

Nous constatons que beaucoup de films français ne peuvent venir dans le Québec grâce au crétinisme de M. Duplessis, bannisseur de "Zola", film-lauréat de l'année.

Décidément, à bas Anastasie et ses ciseaux!

SEM.

LES ÉLÈVES DE MADAME JEAN-LOUIS AUDET À L'HONNEUR

Au concours-festival annuel.

Les élèves de madame Jean-Louis Audet, professeur de Diction au Conservatoire National de Musique et à l'école Supérieure d'Outremont, se sont particulièrement distingués dans les diverses classes du Festival-Concours.

La petite Monique Fournier s'est classée première dans "La Léonée à la Poupe"; Lucie Dagenais, également première dans la classe des écoliers avec "Le Chat, la Belette et le petit Lapin"; suivie de près par Mariette Daigle; mademoiselle Béatrice Hamel a obtenu la première place au concours pour dames, et mademoiselle Claude Dugan, la deuxième; enfin, mademoiselle Cecile Labelle a créé une vive impression avec "La Jasante de la Vieillesse", de Jean Rictus, obtenant la première place avec 95%.

Mademoiselle Madeleine Parent s'est classée deuxième au concours de Lecture à vue.

Nos félicitations au professeur et à ses brillants élèves.

YVONNE-D. AUDET

LE GÉNÉRAL GIBSON CHEZ LES VÉTÉRANS

Le major-général W. W. Gibsons, ancien commandant du district militaire de Montréal, a accepté l'invitation de la Légion Canadienne, section Mont-Royal, et sera présent avec madame Gibsons au grand bal anniversaire de Vimy le 9 avril prochain à l'arsenal des Fusiliers Mont-Royal, 3721 Henri-Julien.

Nos vétérans de langue française sont très flattés que le général Gibsons veuille bien se joindre à eux pour célébrer le 21e anniversaire de la glorieuse épopée de Vimy. Plusieurs autres personnages distingués seront aussi de cette grande fête. Le bal est un profit des oeuvres en faveur des légionnaires de langue française et sera présidé par le haut-coll. Henri DesRosiers, DSO, VD, ADC. Les chefs organisateurs sont le lieutenant G. E. Lebel, VD, et Adélard Gagnon du 22e bataillon F.E.C.

A LA SOCIÉTÉ D'ÉTUDES ET DE CONFÉRENCES

Le mardi, 21 mars, en la salle du Prince de Galles de l'Hôtel Windsor, conférencier Mademoiselle Camille Bernard, présentée au préalable par le Rev. Père Forest, en des mots très justement élogieux.

Un public choisi, chaleureux était accouru par ce premier beau jour printanier pour entendre cette pionnière de l'élocution pour les enfants. Tout le monde se rappelle en effet les magnifiques spectacles donnés avec le Théâtre des Petits, dont elle est la fondatrice et directrice. Pour préparer son auditoire, Mlle Bernard fit interpréter une saynète: Les fiancés en herbe, très finement jouée par des artistes en herbe.

Tout en nous prévenant qu'elle ne se piquait pas d'être conférencière, mademoiselle Bernard n'en donna pas moins un travail intéressant, captivant même et très au point pour nous montrer l'importance de ces cours collectifs ou individuels au point de vue disciplinaire et de la formation générale.

Cette conférence, d'un genre didactique ne pouvait qu'intéresser de façon pratique l'auditoire féminin, composé surtout de mères. L'illustration qui en fut faite par la pièce: "St-François d'Assise" ravit non seulement par la belle leçon morale qui s'en dégagait; mais aussi — à la manière dézagée. La diction si claire, le cachet de distinction de tous ces Petits.

Mademoiselle Camille Bernard a raison d'être fière aujourd'hui de son succès personnel et de la portée de son geste d'établir au pays ces cours de diction, lesquels ne sont pas essentiellement pour former des gens de théâtre; mais plutôt pour apprendre à la jeune génération à bien parler son français, pour le plus grand rayonnement de la Nation à l'étranger, et la meilleure impression des touristes.

FRANCINE

LES CONCERTS SYMPHONIQUES

Le trente et unième concert de la quatrième saison, suscitait un très vif intérêt, puisque l'on dut y applaudir le chef d'orchestre pour cette brillante clôture.

L'on salua avec enthousiasme le chef d'orchestre, Wilfrid Pelletier et l'on applaudit ferme le violoniste Paul Stassevitch dans un concerto pour violon et orchestre de Sibelius.

Si le premier mouvement parut un peu embusé, le 2e mouvement enchanta et le 3e mouvement la technique formidable de l'artiste.

L'ouverture du Songe d'une nuit d'été de Mendelssohn était de la fine ciselure, et les instrumentistes, surtout les cordes, se montrèrent souples à souhait.

M. Pelletier connaît très bien la 5ème symphonie de Beethoven, c'est évident. Il n'y eut qu'une petite défaillance au cours des quatre mouvements et cela est assez pour prouver amplement la qualité des musiciens de l'orchestre.

Daphnis et Chloé de Maurice Ravel furent joués avec un sens juste, une noble pour le lever du jour, une fantaisie charmante pour Pontonville, et un grand brio et rythme pour Danse générale.

Bravo, et tout ceci pour inciter le grand public à se rendre à St-Laurent, lors de la série des trois remarquables concerts qui seront donnés en la chapelle, fin de mars et commencement d'avril, avec des étoiles solistes et grand apparat.

FRANCINE

TENNIS SUR TABLE

L'Association Canadienne de tennis sur table vient d'approuver la tenue du 1er tournoi officiel pour les championnats de la capitale.

Cet événement se déroulera à Ottawa, en fin de semaine. Le comité est très optimiste quant au succès de ce concours. Déjà plusieurs villes ont promis leur appui entre autres: Montréal, Toronto, London, Kingston, etc. La délégation montrealaise comprendra quelques-unes des meilleures raquettes locales. Leo Rosentzweig, champion de la cité de finaliste au tournoi pour les championnats du Canada en 1936, fera le voyage.

THEATRES

AU SAINT-DENIS

"Les Anges Noirs", l'un des plus célèbres romans de François Mauriac, le grand écrivain catholique et membre de l'Académie Française a été adapté au cinéma. Le film qu'on en a tiré prend l'affiche dès aujourd'hui au Saint-Denis. Tous les cinéphiles et tous ceux qui s'intéressent à la littérature française auront vite compris que cette adaptation d'une oeuvre d'un si important auteur constitue un événement d'importance et qu'il faut avoir vu ce film pour en discuter.

Le second film est "A Venise une nuit", avec Elvire Popesco, Albert Préjean, Roger Karl et le petit Mouloudji. Cette tendre histoire où se glisse le mystère se déroule dans le plus beau décor du monde: Venise. Popesco et Préjean forment un "team" tout nouveau au cinéma français qui doit se féliciter de cette innovation. Le charme de l'un aidant la fantaisie rayonnante de l'autre, les deux vedettes jouent en plein succès.

LE FILM "SAMSON"

Toutes les oeuvres de Bernstein ont eu du succès au cinéma. Hier encore, c'était "Le Messager"; aujourd'hui, c'est "Samson" qui poursuit sa carrière brillante au Cinéma de Paris.

A la puissance dramatique de l'oeuvre même s'ajoute l'intérêt de la présence des deux chefs de file du cinéma français: Harry Baur d'un côté et Gaby Morlay de l'autre. C'est la première fois que ces deux magistrales vedettes jouent ensemble et leur association est plus que remarquable. "Samson" c'est le drame de l'argent. De l'argent qui n'achète ni l'amour, ni le bonheur, quoi qu'on en dise. On notera la présence d'André Luguet, brillant acteur qui s'avère l'un des maîtres, à son tour, du cinéma français. "Samson" est une oeuvre forte qu'il faut inscrire immédiatement dans la liste des films "à voir".

AU CAPITOL

Les nombreuses admiratrices de Robert Taylor auront le plaisir de le voir cette semaine dans un film de la plus haute fantaisie: "A Yank at Oxford".

Une distribution imposante donne au film un cachet exceptionnel. On remarque en outre Maureen O'Sullivan, Vivian Leigh, Edmund Gwenn, Griffith Jones et Lionel Barrymore. Le film met en scène admirablement bien la vie de l'étudiant à Oxford, ses soirées d'étude, sa participation aux parties de football et ses escapades. Evidemment une intrigue sentimentale se greffe à l'ensemble de l'oeuvre. Des sujets courts, actualités, dessins animés et autres films de genre complètent le programme du Capitol.

AU PRINCESS

"Radio City Revels" est à l'affiche du Princess à compter de cette semaine. C'est un film très gai et très amusant et qui ne manque pas d'esprit. "Radio City Revels" est une comédie des RKO Pictures. Elle a pour décors la fameuse Radio City de la National Broadcasting Company à New-York. On pourra entendre dans le film de la musique entraînante et voir des numéros de music-hall ingénieusement amenés incorporés à l'intrigue. Le film est interprété par une liste imposante d'artiste bien connus. Qu'il suffise de nommer Bob Burns, Jack Oakie, Kenny Baker, Ann Miller, Jane Froman, Helen Broderick, Victor Moore, Buster West et Melissa Mason.

Comme attraction supplémentaire, le Princess présente "Everybody's Doing It" avec Preston Foster et Sally Eilers dans les principaux rôles. Des actualités sur les derniers grands événements de la semaine complète le programme.

Pierre BOST.

SPORTS

BLACK HAWKS VS CANADIENS

C'est aujourd'hui samedi soir, que se rencontrent Chicago et Canadiens. Le Forum devrait se remplir à pleine capacité, vu que c'est la partie décisive pour les premières éliminatoires et que les deux clubs sont quasiment de même force.

Le printemps est arrivé pour de bon cette fois-ci, et bientôt les amateurs de hockey devront laisser la place à d'autres sports. Le Bleu Blanc Rouge, qui a été blanchi par les Black Hawks, va donner un rude assaut au Chicago à la suite de ce soir. Les deux équipes sont d'égale force; leurs joueurs sont rapides, vifs et de sang-froid. C'est dire combien le match sera disputé et que la moindre faiblesse de la part de l'un ou de l'autre jouera coûte cher à son club pour le résultat.

La joute qui mettait aux prises les Canadiens et les Black Hawks à Chicago, jeudi dernier, a favorisé ces derniers. Pourtant n'oublions pas, ceci dit sans parti pris, que Cude par un malencontreux hasard projeta la rondelle dans ses propres filets. Heureusement que ces choses-là ne se répètent pas souvent; ce soir ce sera le match revanche si la ligne des Canadiens formée par: Brown, Lepine et Désilets, ne se décourage pas. En surveillant Earl Seibert, la vedette des Black Hawks, il faut espérer que la victoire soit pour nous.

DISCOBOLE

ÉTUDIANTS SPORTIFS ET SPORTIFS ÉTUDIANTS...

Est-il possible de décrocher à la fois un championnat de tennis et un baccalauréat? — La question est ouverte.

Paris, 18 mars. M. Henri Pellizza a bientôt dix-huit ans; il a déjà essayé, une fois, de passer le baccalauréat, et il recommencera peut-être cette tentative; ce qui prouve qu'il n'est pas trop mauvais de "première série", "en avance". Mais il est en avance pour le tennis, et c'est bien quelque chose...

Il est vrai qu'on peut très bien se passer du baccalauréat. Quand même, c'est un peu dommage de renoncer ainsi à une carrière de médecin, pour se consacrer au tennis... et surtout pour n'en pas même faire un métier.

M. Destremau avait donné un exemple inverse. Il a toujours mené de front le tennis et son travail. Une année, si je ne me trompe, ses parents ne lui permirent pas d'aller disputer les championnats d'Amérique, par pure sagesse, à la fois familiale et sportive. M. Destremau n'a que gagné à ces contraintes. M. Lalou aura sans doute la même sagesse, comme l'a eue M. Boisset. C'est peut-être que l'athlétisme est un sport pauvre et dur, qui exige un peu plus d'ascétisme que d'autres?

Mais quoi? Je ne vivez pas me mêler de la vie privée des champions. Si M. Henri Pellizza préfère le tennis au lycée, c'est bien son droit; et puisqu'il a dix-sept ans et demi il n'est pas encore bachelier, c'est peut-être même son devoir? — Pierre BOST.

HEUREUSE ET MALHEUREUSE ESPAGNE!



L'Espagne est le pays des contrastes. Vous voyez au premier plan des señoritas en pleine gaieté, tandis qu'en arrière c'est la déolation et le deuil. Ce qui justifie le roman de Maurice Barrès: "Du Sang, de la Volupté et de la mort".

Déchainement de la grève générale

INTERNATIONALE DE LA HAINE

Le fascisme ressemble au cheval d'Attila: il rase tout. — L'assassinat collectif national en attendant l'autre. — Du sang, des flots de sang!

"A l'école fasciste, on apprend non seulement à glorifier, à diviniser l'assassinat collectif, mais encore à aimer la guerre, à la désirer, à la vouloir comme d'autres veulent la paix et la sécurité économique. A l'école fasciste, les jeunes enfants s'entraînent donc au crime avec préméditation c.o.m.m.e. en d'autres pays, ils se préparent à une bonne citoyenneté."

Le lecteur aura sans doute deviné, rien qu'en lisant le titre de cet article, qu'il s'agit ici du fascisme, sous l'une ou l'autre forme, de ce mal qui répand aujourd'hui la terreur et qui, comme la peste et le choléra, dont il est le prototype politique et social, laisse d'ordinaire derrière lui la désolation, la mort et le deuil, comme le cheval d'Attila.

L'idéologie fasciste a déjà des millions de crimes à son crédit, si l'on peut dire, des crimes qui sont l'essence même de ce qui lui sert de morale, en même temps que sa principale raison d'être; des crimes qui font sa joie et dont on entend bien se servir, parmi les chemisards, pour se tailler une niche au palais de la postérité!

On l'a vu à l'oeuvre, d'abord en Italie où, pour prendre pied, les hordes noires de Mussolini, financées par l'armement des magnats de la métallurgie lombarde, se livrèrent aux pires atrocités au nom de ce doux principe par lequel la force brutale se doit de primer le droit en toute occasion.

Puis ce fut en Chine où, en 1932, une multitude de bandits japonais en uniforme fit la Mandchourie à feu et à sang pour le simple plaisir de satisfaire la monstrueuse cupidité des gros industriels nippons et le farouche esprit de conquête de la camarilla militaire du Mikado, auprès de quoi tous les Al Capone sont des petits saints. Là, comme sous les murs de Rome, la mitraille officielle était d'abord domestiquée au sac d'écus de la chevalerie affairiste.

Ensuite c'est la mélancolique Allemagne où les marchands de mort subite de la Ruhr, dans la crainte de voir le socialisme humaniser l'économie teutonne et liquider les Krupps et autres monstres sociaux du même cru, financèrent incontinent l'hystérique Hitler et ses bandes de coupe-gorges. On sait aujourd'hui les purges qui en sont résultées et les milliers de meurtriers officiels qui en ont été en quelque sorte la consécration.

Puis vint le tour de l'Ethiopie où le brigandage officiel et l'assassinat massif d'hommes, de femmes et d'enfants sans défense mirent le comble au bonheur des chemisards noirs, emplis d'un fol orgueil les nouveaux tyrans de la Rome moderne.

Mais cela ne suffisait pas encore à la rapacité des empereurs internationaux. Le leur fallait d'autres victimes, du sang humain à répandre à flots. C'est alors en Espagne que Mussolini et Hitler — les deux font bien la paire — je-

UN CADEAU DE 750 MILLIONS

C'est celui de John D. Rockefeller au monde. — Grands et petits cotés de cet homme extraordinaire. — Son seul sport: faire de l'argent.

Si les riches de ce monde gardaient leur fortune pour eux seuls, nul doute que les pires catastrophes seraient à craindre. La plupart des révolutions sont dues à la main-mise sur les richesses par un clan. Ce ces privilégiés du sort ne fassent rien pour les autres, et c'est la débacle.

A ce sujet, John D. Rockefeller, qui a fait de sa colossale fortune l'infirmerie de la souffrance humaine a été maintes fois, pour le monde, un sujet d'étonnement. Cet homme a fait au monde un cadeau de 750 millions de dollars, soit plus de 22 milliards de francs, ce qui fait \$1 par minute depuis la naissance du Christ, ou \$720. par jour, depuis que les enfants d'Israël, il y a 3.500 ans, traversèrent la mer Rouge. Son sport favori était de faire de l'argent.

On a beau dire que l'argent ne fait pas le bonheur, il aide et il soulage. John D. Rockefeller est de tous les temps, le roi suprême de l'or. Il débute misérablement dans la vie (il allait traire les vaches), à une époque où quelques hommes seulement aux Etats-Unis possédaient un million de dollars. Et John Rockefeller sut amasser une fortune estimée de 1 à 2 milliards de dollars. Ce qui n'empêche pas celle qu'il aimait de le refuser pour mari parce que sa mère prétendait que ce jeune homme

LE PLUS "CONNU" DES "INCONNUS"

C'est lord Perth, autrefois sir Erik Drummond, secrétaire de la Société des Nations, chargé des négociations avec l'Italie.

Lord Perth? Qui est ça, lord Perth?

On connaît bien une belle fille, de ce nom-là. Mais de lord, point... Il y a huit jours, en France tout au moins, nul n'aurait pu prononcer ce patronyme. Mais voici tout à coup que tous les journaux l'impriment, matin et soir, en lettres grosses comme des noix, et pas pour des prunes: il s'agit de la plus importante mission diplomatique de l'année... Et l'on s'émerveille. On se dit:

— Les Anglais sont étonnants. Ils disposent de réserves incalculables et insoupçonnées. Nous, quand nous avons besoin de quelqu'un de bien, nous allons le chercher dans le vieux stock des personnalités étiquées et classées depuis toujours. Jamais de surprise. Ce sont les mêmes qui reviennent, inamovablement, à des cadences à peu près régulières. Mais euh...

Eh bien, eux aussi. Soudainement voilà, pour ce sa voie moins, ils ont trouvé un truc: ils changent de temps à autre les noms de leurs personnalités. Ainsi lord Perth... Car lord Perth, c'est sir Erik Drummond.

Un homme subtil, tout en finesse, et qui manie l'ironie avec une supérieure distinction... On peut écrire qu'il fit toute sa carrière au Foreign Office car, s'il fut de 1919 à 1934 le Secrétaire général de la Société des Nations, ce ne fut pas sans transformer l'organisme genevois en succursale dudit. Il n'était là, selon les volontés assez formellement exprimées de M.M. Balfour et Lloyd George, que "pour modérer les transports des utopistes continentaux".

Il eut souvent fort à faire, on le conçoit. Et son action fut toujours mesurée, efficace, utile. Il arrondissait les angles, catéchisait Stresemann et consolait Briand lorsque celui-ci se plaignait "des kilomètres qui séparent les rêves des réalités".

En outre, il veillait à toutes choses, y compris les plus menues, avec une attention scrupuleuse. Il lui arrivait même d'éplucher les comptes de l'administration.

— La S. D. N. est une trop grande dame, disait-il, pour rougir d'un majordome qui vérifie ses livres de cuisine...

Il ajoutait même, à l'occasion: — La ligue est un Temple. Donc veillons à éloigner les marchands...

Sir Erik Drummond, "Compagnon of the Bath", membre du Travellers Club et "16e Earl of Perth", est assurément l'un des meilleurs hommes à opposer à M. Benito Mussolini, premier du nom, membre des chemises noires et compagnon du bâtiment.

Non content de posséder beaucoup de qualités, il s'arrange pour les toujours multiplier par une immense vertu: le sang-froid.

L'Italie peut multiplier ses coups de bluff, ça ne prendra pas plus que le feu à la Tamise.

Le FURET VENDEMIARE

donnent tous les mois un million de dollars pour défendre la santé à travers le monde.

Quand il fut à la tête de la colonie STANDARD OIL COMPANY, il avait un lit dans son bureau au 26 Broadway et quoi qu'il advienne, il se réservait chaque jour une demi-heure de repos.

LA MALADIE A cinquante-cinq ans, John Rockefeller tomba malade et parce qu'il avait souffert, il songea à la souffrance de ses semblables. Il stimula avec enthousiasme, les efforts de la médecine. La fondation Rockefeller

SYLVIO.

LA LÉGISLATION ANTI-OUVRIÈRE DU DICTATEUR QUÉBÉCOIS MENACE DE DÉCLANCHER UN MOUVEMENT RÉVOLUTIONNAIRE CHEZ LES SYNDICATS CATHOLIQUES. — LE CORPORATISME DÉTRUIRA-T-IL L'UNIONISME?

Aurons-nous bientôt dans le Québec une grève générale des Unions ouvrières, à la suite de l'adoption, par la Législature, des bills 19 et 20, qui sonnent le glas des dites unions? Personne ne saurait nier, à moins d'être préjugé, qu'en abolissant l'atelier fermé, le gouvernement Duplessis ait blessé à mort l'unionisme dans la province.

Aussi voit-on s'unir les Unions Internationales et les Syndicats Catholiques dans un même mouvement de réprobation. Si l'atelier fermé n'existe pas, si tout ouvrier, syndiqué ou non, peut aller prendre la place d'un gréviste, les grèves deviennent inutiles, et les ouvriers n'auront plus aucune raison de verser une cotisation pour être protégés par leurs unions, puisque celles-ci seront désarmées. Selon l'expression d'un chef ouvrier, "c'est détruire les unions en leur enlevant le moyen de combattre le "travail jaune" ou les "scabs" par la solidarité ouvrière". Du corporatisme, quoi!

Pour comble de malheur, un autre bill s'en vient, présenté par M. Philippe Monette, avocat et député de Laprairie, à l'effet de remettre les causes résultant des accidents du travail devant les tribunaux, et non plus devant la commission créée à cet effet par l'ancien gouvernement libéral. Celui-ci estimait que dans beaucoup de cas leurs avocats dépourraient tout simplement les malheureux accidentés des indemnités qui leur étaient départies.

Est-ce que le dictateur trifluvien a cru qu'en chargeant trop la mine, celle-ci pourrait bien éclater sous ses pieds? On prétend que le bill Monette, après quelque discussion, évidemment pour préparer les voies, sera remis à la prochaine session. Ce n'est que partie remise, car notre Maurice national se fiche un peu des "petits", n'ayant d'yeux que pour les "gros". Un membre de la galerie de la presse déclarait:

— Autant il était aimable, sympathique comme chef de l'opposition, autant il est devenu cassant, prétentieux comme premier ministre. C'est le plus beau cas "d'inflation cérébrale" que l'on puisse voir!

LE "CHATELAIN" DE MAISONNEUVE

"Le mouvement ouvrier dans notre province date d'un demi-siècle, et cela a certes toute l'apparence d'une tragédie que de le voir réduit à néant par une majorité ignorante ou malintentionnée", nous écrit notre collaborateur "Labor", lequel continue: "Si nous avions autre chose que cette poche molle de William Tremblay, propriétaire du "Château" du Blvd Pie IX en tant que ministre du Travail, les choses se seraient passées autrement; un vrai ministre du Travail aurait démissionné plutôt que de laisser commettre cette iniquité; mais nous voyons aujourd'hui ce "nouveau riche" se faire envoyer des fleurs par le Club ouvrier de Maisonneuve, lequel depuis plusieurs années n'a d'ouvrier que le nom, et dont le président Bellemare, barbier de son métier, après avoir "barbé" tout le monde, réserve au dit William une fausse "belle mort", c'est-à-dire la fin politique la plus prompte et la plus honteuse.

"Songez donc! Le Club dit ouvrier de Maisonneuve prétend que c'est le meilleur bill encore adopté en faveur des ouvriers et qu'il faut en remercier William. Pardonnez à ces simples d'esprit, Seigneur, car ils ne savent pas ce qu'ils disent! Avec le bill 178, que doit présenter Me Philippe Monette, député de Laprairie, c'est un autre coup de pied au derrière qui attendra l'ouvrier. A l'heure actuelle, l'accidenté ou sa famille n'ont qu'à faire application pour obtenir ce à quoi ils ont droit, sans le secours d'un avocat, et surtout sans frais. En vertu de la loi de Me Monette, il faudra s'adresser aux tribunaux, par l'entremise d'un avocat, naturellement, et laisser à celui-ci ainsi qu'au gouvernement une grosse part de l'allocation sous forme de frais et d'honoraires. Voilà ce qu'entendait M. Duplessis, à la grande assemblée du Stadium, en 1936, lorsqu'il promettait de protéger tout spécialement l'ouvrier. L'indignation est telle que l'on parle avec colère à déclancher une grève générale dans le commerce et l'industrie".

LE PASSAGE A L'ACTION DIRECTE

Nous savons pertinemment que la menace est sérieuse, que les clameurs sont violentes. D'autre part, si les Unions internationales peuvent se permettre une grève de quelque durée, parce qu'elles ont des fonds de secours accumulés dans le cours des ans, en est-il ainsi des Syndicats catholiques? Ceux-ci, à ce qu'il semble, remplaceraient les fonds par l'action directe. D'où une situation grosse de menaces dans un avenir très rapproché. Soit-disant fondés pour tuer les internationaux, les Syndicats catholiques s'aperçoivent qu'on s'est moqué d'eux, qu'ils seront assassinés comme leurs confrères.

Vu que toute tragédie a son côté comique, il est fort amusant de voir deux journaux québécois se disant tous deux de la "bonne presse", "L'Action Catholique" et le "Journal", s'engueuler à qui mieux mieux, se traitant de faux théologiens et d'effrontés menteurs. Tous deux se servent des derniers encyclopedes sur les questions sociales, qu'ils interprètent chacun à sa manière. C'est bien là la preuve que les laïcs devraient éviter autant que possible de manier les encyclopedes comme des gorilles manoeuvraient le pinceau d'un peintre exercé.

"L'Action Catholique" est contre la législation ouvrière duplessiste, et le "Journal", si grassement subventionné par le gouvernement qu'il vient de s'acheter une nouvelle presse des plus modernes, s'appuie sur "Rerum Novarum" et autres écrits des Papes, pour prouver que les capitalistes de la province n'ont rien eu à faire avec cette législation, ainsi que les en accuse "L'Action Catholique", laquelle, tout en se donnant comme l'organe du clergé, plus que cela, de l'archevêché, a eu l'effreux sort d'être traitée de feuille "communiste" par notre irascible premier ministre, père putatif de la "loi du cadenas" et autres lois anti-démocratiques.

OBSERVATOR.

L'HUMOUR À L'ÉTRANGER

Dans un asile, Hitler passe en revue les fous qui le saluent, le bras droit levé. Le Führer aperçoit un homme qui ne salue pas et lui demande pourquoi.

Et l'autre de répondre: — Je ne suis pas fou, moi, je suis le gardien.

Le célèbre écrivain envoie à une petite fille, sa filleule, une carte postale qui représente la divine infirme, la Vénus de Milo.

Et il écrit: "Voilà ce qui t'arrivera bientôt, ma pauvre petite si tu continues à te ronger les ongles".

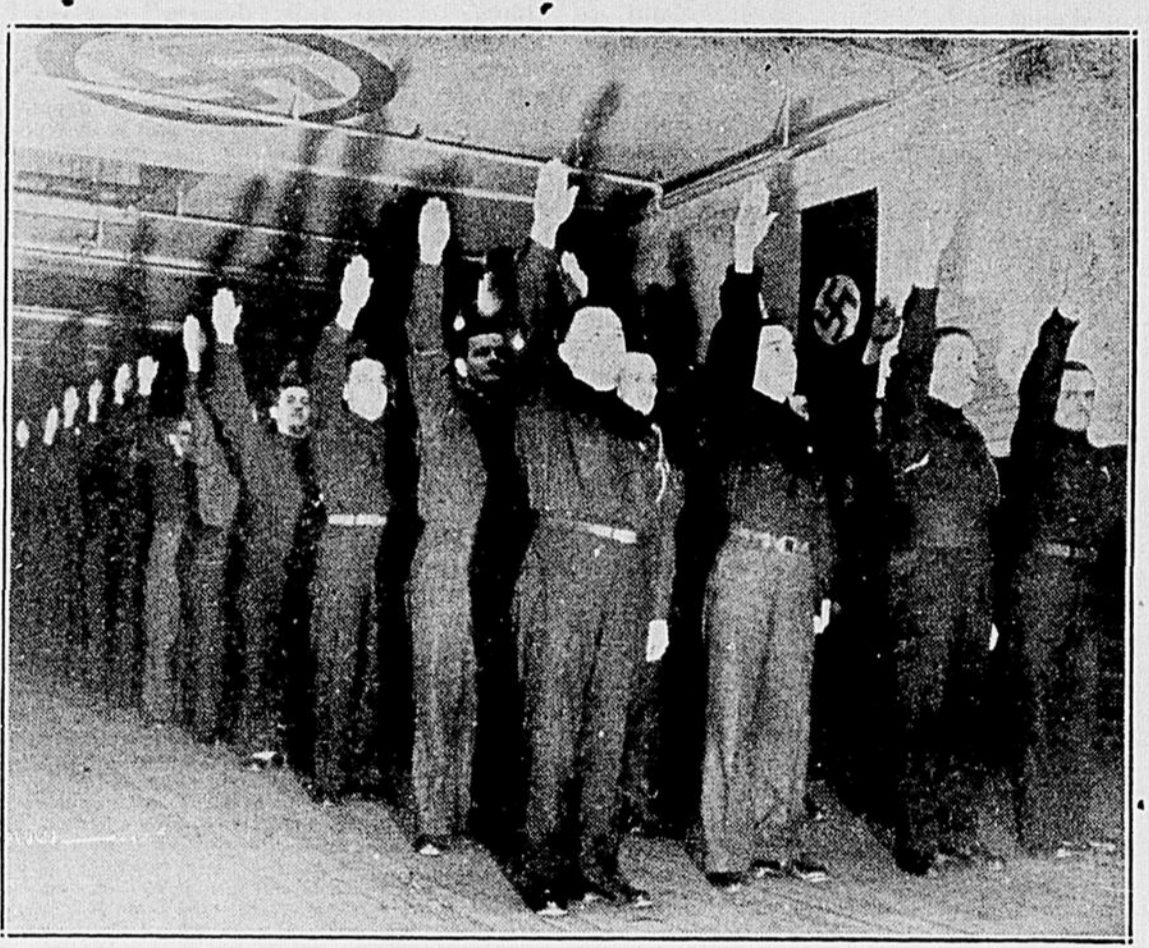
— Votre devoir sur le lait n'a que dix lignes, alors que celui de vos camarades est de deux pages!... — J'ai fait le mien sur le lait condensé, m'sieur!

— Ah! ma pauvre madame Mancheptume, j'ai pas ce qu'elle a, mon Adèle; depuis quelques jours, elle est malade, et elle pleure tout l'temps!

— J'vois ça, c'est une pleurésie!

Qu'on m'enlève une lettre, qu'on m'en enlève deux, puis trois, qu'on me les enlève toutes, je suis toujours le même. Qui suis-je? — Le facteur.

LES "CHEMISES BLEUES" PRÉTANT SERMENT



A qui nos jeunes fascistes jurent-ils allégeance? C'est encore un mystère, mais il se pourrait que ce fut bientôt à M. Maurice Duplessis, premier ministre et émule de Hitler et Mussolini.

UNE USINE FERME DANS LA BEUCE

L'aumônier des Syndicats catholiques trop exigeant. — La maison Eaton ne reconnaît pas les encyclopedes.

(Correspondance spéciale de "L'Autorité")

Beauceville, 25. — Jusqu'ici, tout allait bien dans une certaine manufacture de chaussures de la Beuce, alors que les employés étaient payés vingt et trente centins de l'heure. Tous les employés étaient occupés, manufacturant des chaussures pour les maisons Eaton et autres.

Une bonne journée, l'aumônier d'une association ouvrière insista pour que les ouvriers obtiennent un plus gros salaire. Il fit tant et si bien que les ouvriers payés 20 cents de l'heure obtinrent 39 cents, et ceux qui gagnaient 30 cents de l'heure résolurent de ne pas travailler pour moins de 60 cents de l'heure.

Le patron dut donc consentir, tout en augmentant le prix de ses chaussures en conséquence. Tout ne semblait pas trop mal marcher jusqu'au jour où la Maison Eaton fit savoir qu'elle discontinuait ses commandes, vu qu'elle pouvait obtenir un meilleur prix de certaines manufactures de chaussures de l'Est de Montréal.

Actuellement, cette manufacture de la Beuce est fermée et les ouvriers n'ont plus rien à faire. Des prières publiques sont dites tous les mois dans la municipalité, afin qu'elle obtienne de nouvelles commandes et puisse rouvrir ses portes. A date, la manufacture est toujours fermée et rien ne laisse prévoir un changement.

OXO

Advertisement for Hotel Mont-Royal, featuring a list of musicians and performers including Chaney et Fox, Gloria Day, Roy Campbell's Royalists, Bryce Santry, and Lloyd Huntley.

LA CHASSE AUX COMMUNISTES

On les cherche à Sorel, mais on ne trouve que... des fascistes. — Un maire ressemblant de bottes.

Nous recevons cette communication de la métropole de la vallée du Richelieu, la ville des citoyens aux bras mortels:

Sorel, 25 mars 1938.

M. le directeur, Votre journal est devenu ici très populaire depuis que vous combattez avec tant d'aplomb le fascisme et la croix gammée qui tiennent si fort au cœur du nouveau maire, le mauvais ressemblant de bottes Bourret. Presque tous ceux que j'ai rencontrés se tournent contre le fascisme, organisation dangereuse dont les membres sont beaucoup plus nombreux que les communistes, ces "anti-christs" dont on cherche vainement la trace des pas à Sorel!

Si nous sommes contre le fascisme et le communisme, nous sommes surtout contre la loi du cadenas de Duplessis. Dans notre opinion, il est possible de combattre les deux tout en respectant la demeure privée des citoyens. Respect qui ne semble pas devoir exister avec la loi du premier ministre.

Qu'on rejette donc cette loi impopulaire. Nous serions également heureux à Sorel, si l'ho. Ernest Lapointe adoptait des lois autant contre le fascisme que contre le communisme; mais surtout contre le fascisme, vu qu'il est de beaucoup

CETTE FÉDÉRATION

EST-ELLE UN TRUST?

"L'Autorité" étant une tribune, comme elle l'a maintes fois prouvé, doit au public d'enregistrer toutes les opinions qui lui parviennent, dès qu'elles sont respectables. Voici donc:

M. le directeur, La Fédération des Oeuvres de Charité est-elle un trust, comme la Commission du chômage en est probablement un? Plus on quête, plus on reçoit de l'argent, moins le pauvre en reçoit. Quand ils ont dans le file de ne pas secourir une famille les démarches sont inutiles. Les organisateurs répondent: "Allez-vous en à la campagne". Comme si tout le monde avait des dons pour la culture...

Parlons un peu de l'aide qu'on suppose donner dans les hôpitaux. Dans les dispensaires, on soigne les gens avec des médicaments qui sont toujours les mêmes: bromure ou liquide sous forme de comprimé. On donne même de l'eau de javel dans certains cas. C'est providentiel si vous n'attrapez pas en ingurgitant de tels ingrédients des boutons, un empoisonnement du sang ou la tuberculose.

Où va donc l'argent? Y aurait-il un tirage secret qui ne servirait qu'à payer l'intérêt et la subsistance de certains donateurs? Des personnes vont jusqu'à donner \$3,000 par-fois, pour voir leur nom sur la liste de présidence. Tous les pauvres d'une paroisse vivraient heureux avec cela, et ils n'auraient pas de rage au coeur. Une MIRELLE

plus dangereux que le communisme s'il faut en juger d'après la manière d'agir de notre maire. Ce dernier est fasciste jusqu'à en être saturé depuis qu'il est en charge de notre ville.

La fin ne justifie pas les moyens, c'est-à-dire que la loi du cadenas de Duplessis qui combat le communisme et permet en même temps de violer les résidences privées, n'est pas le moyen adéquat pour le faire disparaître dans notre province. On devrait trouver d'autres lois plus justes qui donneraient d'aussi bons résultats si pas de meilleurs. Il ne serait pas logique que le gouvernement provincial se mette à assommer les gens afin de leur enlever de leurs poches l'argent qu'elles contiennent, même au profit d'oeuvres charitables. Ce serait certainement un mauvais moyen que de vouloir réveiller ainsi chez certaines personnes de meilleurs sentiments.

Avec mes remerciements. Un SORELOIS

UN SKIEUR UNIJAMBE

Québec, 25. — Le printemps chasse la neige des côtesaux de Québec, et, pour Jean-Yves Gosselin, cela signifie qu'il devra changer ses bâtons de ski pour des béquilles, dont il se servira pendant neuf mois.

En été, quand ses skis sont remis, le moyen de locomotion de Jean-Yves est celui de quelqu'un qui ne peut se servir que d'une jambe. C'est en hiver, sur la neige qui recouvre les côtes, qu'il oublie son infirmité.

Plus d'un skieur possédant deux bonnes jambes aimait être aussi habile qu'il l'est sur une seule. Il saute, partout des "cross-countries", des descentes et même le slalom. Le jeune skieur de 19 ans accomplit tout cela avec aisance.

Gosselin pratique le ski depuis huit ans. A l'âge de sept ans, une maladie des os a forcé l'amputation de sa jambe droite. Quatre ans plus tard, il s'est mis à faire du ski, se servant de ses béquilles au lieu des bâtons ordinaires. Bientôt, il est devenu si habile qu'il a abandonné les béquilles pour adopter les bâtons.

Aujourd'hui il participe régulièrement aux concours scolaires de Québec. A l'un de ces concours l'hiver dernier, il est arrivé troisième dans un "cross-country" de six milles.

Advertisement for Electric Cleaner Service Station Regd. Chas. Meerte Prop. featuring a Hoover vacuum cleaner and contact information for repairs and parts.